

[Nouvelles diverses]

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **25 (1887)**

Heft 25

PDF erstellt am: **22.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-189849>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

bancs placés par ci par là sous ses ombrages, notre Sauvabelin deviendrait une promenade exceptionnellement belle. C'est ce qu'a compris la Société pour le développement de Lausanne, qui s'entendra très probablement, à l'avenir, avec l'autorité communale, auprès de laquelle elle a toujours trouvé le meilleur accueil, pour apporter graduellement à la forêt de Sauvabelin et au Signal d'utilités améliorations. Elle va débiter dans la réalisation de ce but par l'installation d'un *parc aux biches*, pour lequel elle adresse aujourd'hui, par la voie des journaux, un appel au public. L'idée nous paraît des plus heureuses, car toutes les villes de la Suisse, un peu importantes, ont quelque chose de semblable.

Rien ne sera plus gracieux que les ébats de ces jolis animaux au sein de cette forêt. Qui n'ira pas voir le cerf agile, à l'allure à la fois noble et douce, à la tête ornée d'un bois rameux ? Qui ne jouira pas à la vue de la biche allaitant son jeune faon et jouant avec lui sur la mousse ?

Oui, nous espérons que cet appel sera entendu de tous les amis de Lausanne, et tout particulièrement de ceux qui se plaignent sans cesse que notre ville n'offre pas assez d'attraits aux étrangers, que ses alentours, ses promenades manquent de soins et d'agrément, et qu'on ne fait rien pour les améliorer.

Cela dit, qu'on me permette une petite digression.

Est-ce que les jolis animaux en vue desquels nous écrivons ces lignes ne comptent pas au nombre des plus charmants êtres de la création ? Est-ce que leur nom seul ne sied pas bien à la bouche et ne carresse pas agréablement l'oreille ?

En effet — et malgré ceux qui en dénaturent parfois le sens, — ce mot éveille toujours dans l'esprit une idée d'affabilité et de douceur, témoin l'emploi qu'on en fait si fréquemment dans le langage familier, en signe d'amitié. Quel est le papa qui ne s'est pas servi de ses diminutifs, en serrant son enfant chéri dans ses bras et en l'appelant : mon bichon, ma bichette ! Et quel est le mari qui ne l'a pas prononcé à l'oreille de sa jeune épouse en lui frappant gentiment sur la joue ?...

Qui nourrit le fils de Geneviève de Brabant du lait de ses mamelles ? Une biche... Qui fut dans le désert la consolatrice et l'amie de cette femme innocente, persécutée par un tyran barbare et soupçonneux ? Une biche.

Mesdames, recommandez à vos maris la souscription en faveur du *parc aux biches*, afin que la contemplation de ces charmantes bêtes conservent chez eux des sentiments de douceur, d'amitié, de vertueux dévouement.

Vous vous ménagerez ainsi d'agréables témoignages d'affection, tout en concourant à la création d'un attrait de plus pour notre bonne ville de Lausanne.

On peut souscrire au bureau du *Conteur vaudois*.

L. M.

Lâi a guignon et guignon.

Cein que y'a dè bon quand on va ein tsemin dè fai, c'est que se lo trein vint à dérailli et qu'on sâi estraupîâ, la Compagni vo payè riche-raque 'na somma dè tant ; que y'ein a bounadrâi que ne demâderont pas mi què dè sè féré éclliaffâ lo gros artet âo bin écouéssi lo guelindien po avâi cauquiès millè francs. S'on est tiâ, on ne retirè pas atant, na pas po cein que l'est pe tristo dè vairè 'na dzein estraupîâie que 'n'a dzein qu'a passâ l'arma à gautse, mâ pace que la Compagni dâo tsemin dè fai preteind qu'on repétassadzo est pe molési què dè féré dâo nâovo.

Vo vo rassoveni que lo grand Sami, ein revegneint dè pè contrè La Couâta, avâi z'u la tsamba que l'avâi faillu la lâi copâ, rappoo à ellia fusta que la lâi avâi trossâie à la gâra dè Mordze, que l'étâi la fauta dâo tsemin dè fai ? Eh bin, diabe lo mein dè dix millè francs que l'a reçû po son bet dè piauta que manquâvè du la copetta ein avau.

Ora, quand cé certain voyageu a étâ escarfailli dâo coté d'Ouron, que dou treins s'étiot croquâ, et que lo gaillâ a étâ tiâ su lo coup, la Compagni n'a bailli què cinq millè francs à sa véva, que l'affèrè étâi portant bin dè pe tristo. Et quand ellia pourra fenna a volliu reclliamâ et lâo parlâ dâi dix millè francs âo grand Sami po on Bougro dè pi que lâi fasâi onco espargni on solâ, on lâi a repondu :

— Attiutâdè, madama, po dix millè francs, nion ne vâo remetttrè 'na tsamba âo grand Sami, tandi que vo, qu'ètè tant bravetta, vo n'âi pas fauta dè cinq millè po retrovâ on hommo que vaudra petètrè onco mi que l'autro.

La fenna, à quoui cein a bailli à peinsâ, n'a pas mé réssi et s'est einallâie quasû consolâie.

On bornican.

Lo dzo dè la méma fâirè, on gaillâ que ne vâi quasû pas bé, s'einbonmè contrè 'na vatse qu'on pâyisan menâvè su la pliace dâo Tunet, iò sè tint la fâirè dâo bestiau.

— Hé ! estiusâ, madama, se fâ lo pourro bornican, qu'avâi cru reincontrâ 'na dzein. Mâ quand vâi que l'est 'na vatse, sè met à recaffâ dè bon tieu ein deseint : T'einlêvâi la quinna !

On momeint après, sè reinbonmè onco ; mâ stu iadzo c'étâi contrè 'na vretablia dama qu'allâvè âo martsî avoué son panâi et sa serveinta.

— Ete onco tè, vilhie vatse, se fe ein sè recouleint d'on pas, tè bombardâi-te pas !

Ma fâi stu coup, vo laisso à peinsâ la pota que fe quand ellia soi-disant vatse lo traitâ dè molonéto et dè « grossier manant » ; assebin, s'esquivâ âo pe vito.

Nous lisons dans l'*Estafette* de Paris une charmante boutade signée : Martin, et ayant pour titre : *Chacun son métier, les vaches seront bien gardées*. On ne pouvait plus spirituellement tirer parti du vieux proverbe de Florian.

« Un homme et une femme, dit l'auteur que nous citons, demeuraient dans une misérable cabane.

Chaque jour l'homme se rendait aux champs et la femme restait au logis pour faire la cuisine.

Un matin, après déjeuner, le mari dit à sa femme :

« Il faut convenir que tu ne te foutes pas la rate avec ta marmite, tandis que moi je dois m'échiner aux rudes travaux de la terre.

— Essayons de changer les rôles, répondit la femme : c'est moi qui irai aux champs, et c'est toi qui resteras à la maison pour préparer le manger.

— Je ne demande pas mieux, dit le mari. Commençons à l'instant même. »

La femme plaça la pioche sur ses épaules et partit ; l'homme demeura au logis, la cuiller à pot à la main. La première question qu'il se posa fut de savoir quel plat il allait faire.

« Eh ! parbleu ! pensa-t-il, quand on tient la croix, il faut se bénir soi-même ! Je vais donc préparer mon plat de prédilection. » C'était de la bouillie au riz. Mais à peine avait-il apporté le bois et allumé le feu qu'il entendit la vache beugler.

« Tu peux bien beugler à ton aise, murmura notre homme ; il faut avant tout que j'aie encore chercher de l'eau, sans quoi mon feu se consumerait inutilement. »

Et, ayant pris le seau, il s'achemina vers la fontaine. A son retour, il versa l'eau dans le pot qu'il plaça sur le feu.

A ce moment, la vache se mit pour la seconde fois à beugler.

« Oui, beugle encore, s'écria-t-il, ton tour n'est pas venu ; il faut d'abord que je mette le riz dans le pot pour le faire crever. »

Cela dit, il courut chercher le riz, le répandit dans le pot, et le remua en tous sens avec la cuiller.

La vache beugla pour la troisième fois.

« Oui, répondit l'homme, c'est à présent à toi d'être servie. »

Il se rendit donc à l'étable et s'aperçut avec effroi qu'il n'y avait plus de fourrages.

« Ne perdons pas de temps, se dit-il, car si j'allais maintenant faire de l'herbe, l'eau profiterait de mon absence pour bouillir et le riz pour s'échapper du pot, ce qui serait fâcheux pour mon plat préféré. » Aussitôt il détacha la vache et la conduisit sur le toit de mousse de sa cabane.

« Je te permets pour cette fois de paître là, » dit-il à la vache en la quittant.

A peine fut-il dans la cuisine, à peine eut-il versé sur le riz une nouvelle portion d'eau en remplacement de l'eau bouillante qui s'était enfuie, qu'il pensa : « Mais, si la vache allait tomber du toit, elle pourrait bien se rompre le cou, ce qui gênerait un peu la pauvre bête ! »

Il ressort en toute hâte, regrimpe sur le toit, attache une corde au cou de la vache et en lance l'autre bout par le trou de la cheminée ; après quoi, il s'empresse de retourner à la cuisine, et se noue solidement la corde autour d'une jambe.

« A présent, se dit-il, je vais pouvoir à loisir faire bouillir mon riz. » Il versa l'eau bouillante hors du pot, répandit du lait sur le riz, remit le tout sur le feu, et avec sa cuiller remua la bouillie avec soin, pour l'empêcher de brûler.

Tout à coup, la vache, en broutant sur le toit, fit un faux pas, perdit l'équilibre et tomba vers le sol ; mais la corde n'étant pas assez longue, elle resta suspendue par le cou, tandis que, d'un autre côté, son poids avait enlevé dans la cheminée le pauvre cuisinier qui planait la tête en bas, juste au dessus de sa bouillie.

En ce moment arrivait la femme, qui fut consternée de voir sa vache ainsi pendue et tirant la langue en détresse. Elle avait heureusement sur elle son couteau au fromage.

L'éclair n'est pas plus prompt. Elle l'ouvrit, saisit la corde, la coupe, et la vache se retrouva sur ses quatre pieds.

La ménagère, furieuse, court ensuite à la cuisine, pour tancer d'importance son maladroit mari. Mais celui-ci gisait la tête enfoncée dans le pot au riz, et il fallut avant tout le remettre aussi sur ses pieds. Cela fait, il était encore trop tôt pour lui administrer sa leçon, car il avait les yeux et les oreilles pleins de bouillie.

Elle commença donc par lui laver la tête ; puis, comme elle allait entamer son sermon, le mari confus lui mit une main sur la bouche et dit :

« Tais-toi, tais-toi ! Ne m'as-tu pas déjà lavé la tête ! A l'avenir, tu resteras au logis et tu seras seule chargée de la cuisine pendant que j'irai aux champs travailler la terre. Je vois que le proverbe a grandement raison : « Chacun son métier, et les vaches seront bien gardées. »

LA QUITTANCE DE LOYER.

— Bonjour, mademoiselle ?

— Bonjour, monsieur !

Ces salutations échangées avec un petit mouvement de tête, d'une part, et un imperceptible sourire, de l'autre, résumaient toutes les politesses dont s'honoraient, depuis un an déjà, M. Edmond Duvivier et Mlle Rose Berthier, chaque fois qu'il leur arrivait de se rencontrer dans l'escalier de la maison qu'ils habitaient. A la suite de cet échange de saluts, Mlle Rose rougissait légèrement et M. Edmond rentrait chez lui comme à regret, en prêtant l'oreille pour entendre résonner sur les marches de l'escalier le petit talon de la jeune fille, qui continuait à monter ou à descendre d'un pas régulier : clic-clac !... clic-clac !... clic-clac !...

Ce diable de petit soulier, dont le bruit l'aidait à suivre la marche de la jolie locataire, avait plus d'une fois suggéré à Edmond le désir de rouvrir sa porte, pour essayer d'apercevoir au passage quel pied mignon il chaussait ; mais comme Mlle Rose aurait pu trouver cette curiosité bien déplacée et que tante Amélie guettait généralement avec impatience la rentrée de son neveu, après avoir suffisamment écouté, Edmond se retournait en prononçant un gros : « Bonjour, ma tante ! », auquel la brave femme répondait par un : « Bonjour, mon neveu ! » très amical.

— Eh bien ! ajouta-t-elle, ce jour-là, es-tu content ? As-tu bien travaillé, à ton bureau ?

— Oh ! oui, ma tante !

— Tu as eu beaucoup de chiffres à faire, aujourd'hui ?

— Ne m'en parlez pas !

— Pour la peine, tu auras de bons beignets de pommes.

— Ah ! ma tante, que vous êtes aimable ! Et comme je vais leur faire honneur !

— Allons, tant mieux !